RELIGION ET ÉDUCATION : LES DÉFIS DE L'AVENIR

Comité des affaires religieuses du MELS, le 11 juin 2009

En tant que professeurs et chercheurs en sciences des religions, nous parlons beaucoup de religion, mais nous avons rarement la chance de prendre un peu de recul et de réfléchir à son avenir. Votre invitation m'a donc donné l'opportunité de le faire, et je vous en suis fort reconnaissant. Tout d'abord, permettez-moi d'insister sur le fait que je ne suis pas un diseur de bonne aventure; je n'ai pas une boule de cristal qui me permet d'entrevoir tout sur la religion et son avenir. Aucun ne peut prétendre à cela. Je veux aussi insister sur le fait que ma perspective est partielle, et que les réflexions que je vais partager avec vous ce matin ne sont que quelques unes parmi tant d'autres. Nul doute – et je l'espère – que les points de vue de mes collègues que vous allez entendre aujourd'hui seront complémentaires aux miens, ce qui vous aidera à mieux esquisser le portrait global.

Je débute par deux histoires, car, lorsqu'on enseigne la religion, on passe beaucoup de temps à conter des histoires. L'expérience religieuse de l'humanité est d'abord et avant tout une histoire d'histoires. La première se veut une constatation sur mon expérience de pédagogue en classe; la seconde, sur mon propre vécu religieux. J'enseigne des cours sur l'histoire du christianisme, mais aussi d'autres plus thématiques, tels « religion et sexualité » ou « religion et culture populaire ». J'ai constaté, au fil des ans, que mes étudiants sont là pour deux raisons principales : soit qu'ils veulent que je réaffirme leurs croyances, ou que je leurs en transmette. Je ne fais ni l'un, ni l'autre. Je leur dis souvent que je suis là pour leur donner à la fois <u>une appréciation</u> de la religion, et <u>un regard critique</u> sur celle-ci. De plus en plus dans mes cours, il y a des personnes sans

tradition religieuse aucune; elles ont grandi dans un foyer où l'on ne parlait pas de religion, et où on pratiquait encore moins – ou si on pratiquait, c'était souvent un mélange d'expériences à forte saveur « nouvel âge. » Donc, mes étudiantes ne sont pas si différentes de la population en général : elles sont en instance de quête. Elles n'ont pas une vision religieuse du monde. Certaines en veulent; d'autres, pas. Remarquez bien que ce n'est pas une nécessité. J'y reviendrai plus tard. L'autre point important – et ceci est frappant dans mon cours sur la religion et la sexualité – c'est que je me trouve quelques fois dans une situation un peu étrange : c'est-à-dire, celui d'arbitre moral. Ma salle de classe devient un espace ouvert où les gens peuvent remettre en question certaines valeurs sexuelles que leur contexte religieux leur impose, et qui sont pour eux ou pour elles source d'angoisse et de déchirement. Je pense, par exemple, à la place des femmes ou aux relations entre personnes de même sexe. Comme dans la société en général, ma salle de cours devient donc un lieu privilégié – un forum – de conflit de valeurs.

Ma seconde histoire – et je serai très bref – me concerne. Il y a quelques semaines, j'ai été reçu dans l'Église anglicane du Canada. Ce fut un cheminement naturel. J'accepte ma culture catholique : elle est source de richesse et d'identité. Mais je n'en pouvais plus de cette institution patriarcale, trop souvent sexiste et homophobe, et qui est autoritaire plus souvent que non. Mon histoire n'a rien d'unique ou de spectaculaire. Mais j'en parle parce qu'elle est indicatrice d'un mouvement beaucoup plus large et significatif : de plus en plus, les gens prennent en main leur « devenir » spirituel ou religieux; ils n'ont plus peur des conséquences. Mes deux histoires sont donc le reflet de plusieurs thèmes importants qui pourront peut-être décrire, d'une manière générale, la religion de demain : <u>quête sans fin, conflit de valeurs, choix réfléchi et critique – en un mot, polyvalence</u>.

Dans mon résumé de cette présentation, je parle de trois thèmes que je veux aborder avec vous. Premièrement, celui de la place du religieux aujourd'hui et demain; deuxièmement, celui de sa forme; et troisièmement, celui de sa mémoire.

Le philosophe Charles Taylor, dans son récent ouvrage monumental, *A Secular Age*, fait la constatation qu'il y a trois façons de comprendre le phénomène de la sécularisation. La première et la plus simple, c'est la notion que la religion ne fournit plus la structure matricielle pour analyser et comprendre le monde, ce qui s'exprime plus souvent qu'autrement par une séparation entre l'Église et l'État. La seconde, c'est le déclin pur et simple de la religion : les gens ne pratiquent tout simplement plus. Et la troisième, au centre même de nos sociétés diversifiées contemporaines, c'est l'idée – et la réalité – que la religion ou la croyance en Dieu ou dans l'au-delà n'est plus qu'une perspective parmi tant d'autres, et pas nécessairement la plus valable, la plus crédible ou la plus simple à vivre. Il y a dans cette analyse un relativisme post-moderne, un profond changement qualitatif. En d'autres mots, nous ne sommes plus obligés de croire. La religion, la croyance – qu'elle soit chrétienne ou autre – n'est plus privilégiée en Occident. Certes, Taylor ne nie pas cette réalité, mais il dit que nous en payons le prix.

Deux autres signes des temps : au Canada, dans les deux derniers recensements, ceux de 1991 et de 2001, le pourcentage de la population optant pour l'identification « non religieux » est passé de 12 à 16%, une augmentation de 43%. Et plus récemment chez nos voisins du sud, dans un récent sondage, ce choix a presque doublé depuis deux décennies, allant de 8 à 15%. Ce qui surprend le plus, c'est que c'est dans le nord-est, le bastion historique du christianisme américain, que la hausse est la plus accentuée. Voilà deux tendances nord-américaines qui pointent dans la direction du désistement religieux.

Mais est-ce vraiment le cas partout? Le Québec, par exemple, quoiqu'il confirme la tendance générale, fait aussi bande à part. C'est ici que la pratique religieuse se trouve parmi les plus basses en Occident, mais où l'identification religieuse (de 80 à 85%) est aussi une des plus élevées. Ceci vient de l'expérience québécoise d'un catholicisme culturel : le catholicisme d'ici fait partie intégrante d'une vaste « mémoire patrimoniale, » comme dirait mon collègue Louis Rousseau.

Je pose donc la question : est-ce qu'il se développe, autour de nous en Occident, une sorte d'athéisme culturel « naturel, » ou qui va de soi? À lire certains *best sellers*, tels ceux de Richard Dawkins ou de Sam Harris, on pourrait croire que oui. Mais j'en doute fort, même s'il ne faut pas minimiser l'impact de cette critique assez limitée de la religion : elle a malheureusement tendance à confondre religion et violence, ou religion et barbarisme. Je crois plutôt qu'il faut reconnaître, comme le suggère Taylor, que les gens ont depuis un certain temps la possibilité individuelle – une sorte de permission culturelle – de s'identifier comme non-croyants, et ce, sans ostracisme. Imaginez, ceci aurait été tout à fait impensable il y a à peine 50 ans. Il s'agit d'un changement social et culturel assez fondamental, et dont nous n'avons pas encore saisi toutes les conséquences.

Quelle est donc la place du religieux dans nos sociétés occidentales? Certes, il n'est plus au centre de nos vies, que celles-ci soient personnelles ou collectives. La religion se trouve « décentrée » par rapport à nos préoccupations. Je ne veux pas dire qu'elle est marginalisée – loin de là – mais qu'elle fait maintenant partie d'une panoplie de choix, qu'elle se construit et se vit dans un contexte de moins en moins insistant sur son attrait comme pôle identitaire essentiel. Je vais même prédire que d'ici quelques générations au Québec, elle ne jouera plus ce rôle de marqueur identitaire collectif.

Depuis bon nombre d'années, certains parlent de la « reconstruction » ou du « redéploiement » du religieux dans nos sociétés occidentales, qu'il y a émergence d'un genre de « religieux sans religions. » Nous pourrions échanger longuement sur cette question, mais je n'ai pas le temps de m'y attarder beaucoup ce matin. Par contre, je vous propose deux éléments de réflexion. Premièrement, se pourrait-il que ces nouvelles formes du religieux ne soient essentiellement que d'anciennes formes vues sous un jour nouveau. Je pense, par exemple, à l'émergence de la pensée gnostique comme phénomène culturel. En second lieu, je crois qu'il faut se méfier de ce chant qu'on ne cesse d'entendre – dans nos salles de cours et ailleurs – que l'on est « spirituel, mais pas religieux. » Il faut déconstruire cette perspective simpliste, la critiquer. Je ne suis vraiment pas convaincu que les gens sont plus spirituels aujourd'hui que nos ancêtres qui étaient soi disant plus religieux, et donc moins spirituels.

Comme second thème, je vous propose d'aborder celui de la forme du religieux. Je vais, par contre, limiter mes observations au christianisme seulement. Peut-être pourriez-vous en déduire des implications plus générales pour d'autres traditions.

Depuis plusieurs décennies, le christianisme, à l'échelle mondiale, est en instance de mutation. Essentiellement, il se déplace de l'hémisphère nord vers l'hémisphère sud – des anciens pays colonisateurs vers les anciennes colonies – et le résultat en est un christianisme beaucoup plus confiant, mais aussi plus conservateur, plus inflexible, peut-être plus « fondamentaliste, » et qui incarne une critique assez acerbe de certaines valeurs occidentales. Le protestantisme évangélique se répand en Amérique latine, et fait concurrence au catholicisme traditionnel; l'Afrique est le continent qui connaît la plus grande croissance de fidèles catholiques. Certes, la mondialisation y est pour beaucoup.

Je crois que ce qui se passe présentement à l'intérieur de l'Église anglicane nous laisse entrevoir une certaine forme du christianisme de l'avenir. Comme vous savez sans doute, ce débat tourne autour de l'acceptation des personnes homosexuelles au sein de l'Église, et a été déclenché, il y a déjà quelques années, par la consécration d'un évêque ouvertement gai à la tête du diocèse du New Hampshire aux États-Unis. Les églises de l'hémisphère sud – surtout celles d'Afrique – dénoncent cette politique d'ouverture comme étant non biblique, et menacent de se séparer de la communion anglicane, entraînant avec eux certaines paroisses nord-américaines plus conservatrices. Ces églises ont aussi des objections à l'ordination de femmes prêtres, et plus particulièrement à la consécration de femmes évêques, récemment approuvé par l'Église d'Angleterre. Il y a, nous le savons tous, un lien étroit entre misogynie et homophobie. Les églises anglicanes de l'hémisphère sud voient cette libéralisation de mœurs, et de pratiques et croyances religieuses traditionnelles, comme une sorte de manifestation de décadence occidentale, un legs colonialiste avec lesquelles elles ne veulent pas s'accommoder.

Donc, conflit de valeurs, rejet de certains groupes marginalisés et de certaines croyances religieuses plus libérales, et le désir de se déclarer autonome face à ces changements. Remarquez, on pourrait tout aussi bien être en train de décrire la position du Vatican sur ces questions. Plus généralement, le cas de l'Église anglicane pointe vers un avenir incertain pour le christianisme, et aussi vers l'émergence d'un christianisme plus conservateur – plus « fondamentaliste » peut-être, dans le sens originel de « retour aux fondements. » Je le décris aussi comme un christianisme <u>qui a peur du monde moderne</u>. Remarquez bien, ceci n'est pas typique de ce genre de christianisme. Certains mouvements au sein du judaïsme, de l'hindouisme et de l'islam se caractérisent ainsi.

Si je revois mes deux principaux thèmes jusqu'à maintenant, je peux suggérer que la religion, dans l'avenir, aura des formes flexibles, personnelles et hybrides, sera peut-être de plus en plus en décalage avec le monde moderne, et sera aussi beaucoup moins « eurocentrique » dans ses orientations et ses valeurs, surtout en ce qui concerne le christianisme. Il y aura métissage d'identités. En somme, j'entrevois un retour de la religion, mais un retour modeste, une sorte de réhabilitation. De fait, elle est déjà là. Comme nous le savons fort bien, elle n'est jamais vraiment partie; elle a tout simplement voulu se cacher pour mieux se manifester différemment.

Ce qui m'emmène à mon troisième et dernier thème : celui de la connaissance générale face au phénomène religieux – ou, vu d'une perspective plus négative, l'illettrisme religieux. Avant tout, il faut arrêter de rendre la religion problématique. Voir la religion comme un problème ou comme un défi social et culturel à surmonter, ou comme une question urgente de politique publique ou gouvernementale, ou croire que les conflits religieux d'ailleurs vont se manifester ici, ou que la religion emmène toujours, partout et nécessairement violence, sous-développement, irrationalité ou haine – ce sont toutes des formes d'illettrisme religieux. Le point de départ c'est que la religion constitue un problème ou une faute qu'il faut corriger ou du moins contrôler. Cette forme de pensée est devenue un phénomène culturel assez significatif et influent depuis le fameux 11 septembre 2001, quoi qu'elle existait déjà dans la façon dont nous percevions – et ce, encore aujourd'hui – les nouveaux phénomènes religieux. Mais c'est faire fausse route que de penser que la religion se veut nécessairement une force déstabilisatrice dans notre monde. Cela augmente la peur, la méfiance et l'ignorance, pas seulement des autres, mais aussi des institutions civilisatrices que sont les religions, et ceci nous appauvrit tous.

Vous pourriez me dire qu'il y a beaucoup de choses que la religion enseignait, ou même qu'elle enseigne toujours, dont il serait bon de se départir. Peut-être. Mais au-delà de ces questions particulières, que se passe-t-il lorsque toute une culture ou tout un peuple ne connaît plus les éléments de sa propre culture religieuse, sans parler de celles des autres? Il y a incapacité à comprendre l'histoire, la politique, l'économie, le savoir, la culture, les arts, le langage, la pensée, l'avenir même. Car la religion traverse tout – et la voir comme autonome, à part, indépendante et autosuffisante, c'est une autre forme d'illettrisme religieux. Voir la religion comme superflue, c'est faire fausse route. Le passé récent aurait certainement dû nous apprendre cette leçon; elle est toujours là.

Je conclus avec de très brèves pistes de réflexion sur l'éducation. Le Québec, avec le programme en Éthique et culture religieuse, a compris ce devoir de mémoire, et nous espérons tous qu'il formera de futurs citoyennes et citoyens religieusement conscients et sensibles. Je tiens à soulever trois points d'ordre plus général. Premièrement, un des défis éducatifs importants qu'il nous reste à relever concerne l'éducation religieuse des responsables des politiques publiques dans nos gouvernements, afin de favoriser une bonne et solide connaissance des religions. Deuxièmement – et je fais ici écho, encore une fois, à Louis Rousseau – je crois que le moment est venu d'éduquer la population en général à la religion comme bien public. Et troisièmement, mais non le moindre, j'entrevois la nécessité, d'ici peu, de mettre en place des programmes universitaires axées particulièrement sur l'héritage catholique du Québec. Car plus la pratique se perd et se dissout, plus il devient impératif de la comprendre par le biais de l'effort savant.

Je vous enjoint à cet effort savant, mais qui est aussi religieux. Nous nous devons de sauvegarder ce que les autres sont trop souvent prêts à déchirer avec impunité. Merci.